

Dominique BOURG



Directeur de l'Institut des Politiques Territoriales et de l'Environnement Humain (IPTEH) de la Faculté des géosciences et de l'environnement (FGSE) à l'Université de Lausanne (CH) depuis le 1er septembre 2006

<http://www.unil.ch>

Ville désirable et ville repoussoir

J'aimerais en premier lieu prendre mes distances vis-à-vis d'une certaine conception de la ville durable, ou des éco-quartiers, réduite à un type de bâti et d'infrastructures, et donc à un substrat technologique associé à des performances en un sens abstraites, car garanties en dehors de toute condition d'usage. Ainsi comprise, la ville durable se réduit à la performance thermique et carbone des bâtiments, aux infrastructures de transport mises à disposition des usagers, aux installations de traitement des déchets et de recyclage et, *in fine*, à une forme d'idéal, celui d'un contrôle technologique sans faille des flux d'énergie et de matières.

Je lui oppose une autre conception de la durabilité urbaine, globale et qualitative. Ce qui nous a conduit à l'impasse écologique d'où nous cherchons à sortir, résulte en effet d'une double représentation : d'un côté celle d'une nature réduite à un stock d'énergie et de ressources, réputée maîtrisable par les sciences et techniques et, de l'autre, celle d'une société prioritairement conçue au travers du marché, organisée de telle sorte que les individus puissent y maximiser leurs satisfactions matérielles. Il ne saurait donc y avoir de durabilité sans volonté de dépassement critique et progressif de cette double représentation. De nouvelles technologies sont certes requises par la durabilité, mais elles ne sauraient la garantir par elles-mêmes. Leur efficacité dépend de régulations des comportements ; elle exige même des modes de vie et de pensée différents. J'illustrerai cette affirmation avec ce qu'on appelle l'« effet rebond ». Si après avoir remboursé votre pompe à chaleur vous réinvestissez l'argent épargné dans des voyages intercontinentaux, le climat n'y gagnera rien. Pour éviter ce phénomène, il faut introduire des instruments comme des surtaxes carbone ou des quotas individuels ; or, ceux-ci entrent en contradiction avec la liberté d'indifférence chère aux modernes, dont le marché est l'expression par excellence. C'est à une telle condition que quelque chose comme la durabilité peut être construite. Celle-ci dépasse le seul bâti et même l'urbanisme.

J'illustrerai mes propos en opposant deux conceptions de la ville durable, deux idéaux type. Le premier apparaît à mes yeux comme une sorte de repoussoir. Il s'agirait d'une ville conçue comme une vitrine technologique, poussant jusqu'à l'extrême la logique même de notre civilisation, à savoir la substitution indéfinie du capital reproductible (machines et autres artefacts) au capital naturel. L'autre idéal-type, plus désirable, à mes yeux au moins, est celui d'une ville solidaire d'un effort plus général (national au moins) de régulation des comportements, suscitant ou recueillant les initiatives de ses habitants, encline à entrelacer autant que possible en son sein le naturel, un sens d'abord sensible, et l'artificiel.

Le projet de ville durable près d'Abu Dabi - Masdar City – bien que relevant du label WWF – *One Planet Living*, me semble assez bien illustrer notre premier idéal-type. L'idée de construire une ville « durable » en plein désert ne va pas de soi. D'ailleurs cette cité sera alimentée par de l'eau dessalinisée, avec une circulation (évaporation) aérienne de l'eau en question, alors même que les usines de désalinisation contribuent au surcroît d'acidification des océans. De façon plus générale ce projet relève d'une logique ingénierale et de la performance, inspirée de l'écologie industrielle, poussant jusqu'à l'extrême le processus d'artificialisation et de substitution du capital reproductible au capital naturel. Il s'agirait d'une ville zéro déchet, zéro émission de CO₂, avec force panneaux solaires, sans voitures, mais on imagine proche d'un aéroport ; avec d'un côté un grand centre de R&D, et de l'autre une tour agricole. Cette tour manifeste on ne peut mieux la logique à l'œuvre de contrôle sans faille du vivant et de substitution du capital reproductible au capital naturel ; toutefois, on imagine mal que ladite tour nourrisse également les élites de la cité. C'est un peu Biosphère 2 faite ville, ville réduite au contrôle de ses flux de matières et d'énergie, d'où tout questionnement institutionnel sur le vivre ensemble semble devoir être banni.

L'idéal-type opposé est plutôt celui d'une ville entrelaçant artefact et nature, densité et présence de la nature sensible, ménageant des espaces à la culture et au maraîchage, voire au sauvagement (les renards de Lausanne), laissant une large place aux murs et toits végétalisés, dotés pour certains de fonctions d'épuration, avec là aussi une circulation aérienne de l'eau. Cette ville s'apparenterait à une ville-agora, laboratoire de pratiques et de régulations nouvelles, par exemple l'économie de fonctionnalité (substitution de la vente de l'usage des biens à celle des biens eux-mêmes) et des échanges non monétaires, etc.